

lique, et elle l'estimait tellement, que sa conversion était à ses yeux une preuve de la fausseté des abominations que les protestants débitent contre notre religion. Lorsque, dans le cercle de leurs relations sociales, ses sœurs entendaient des personnes se répandre en calomnies contre les catholiques, elles répondaient : « Cela ne peut être, car notre frère est trop bon pour embrasser un culte qui serait si abominable. » Il était, par la seule puissance de sa vertu, un apologiste du catholicisme. »

Voici en quels termes discrets et en même temps plein de grâce et de mérite, il a parlé lui-même de sa conversion dans sa première conférence :

« Je n'aime point ce qu'on appelle proprement la *controverse religieuse*. Né au sein de l'erreur, nourri dans tous les préjugés imaginables contre cette Eglise dont je viens aujourd'hui vous exposer les éternelles grandeurs et l'infailible doctrine, je n'ai mis bas les armes qu'après un examen opiniâtre de ses dogmes et de sa morale. Je sais ce qu'il en coûte pour s'arracher à l'esclavage intellectuel, le pire des esclavages. Par là, j'ai appris à plaindre le malheur des autres ; je n'y puis insulter, et dans tout ce que je dirai à mes frères, je veux fuir de mon mieux la guerre offensive—ce que je dois aimer et préférer, c'est la méditation calme et paisible d'un chrétien qui se rend, à lui-même et devant Dieu, raison de sa foi. »

A cette heureuse conversion le Canada a dû de posséder un des hommes qui lui ont rendu les plus grands services.

L'amour qu'il avait pour sa patrie adoptive, amour éclairé autant que profond, aurait reçu une bien douce satisfaction s'il eût pu vivre seulement quelques années de plus. La colonisation des cantons de l'Est commença, en effet, vers cette époque, à se